Charles BARBET

AU PAYS DES BURNOUS

Lettre-Préface de Paul et Victor MARGUERITTE

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE L'ARSENAL

ALGER

JOSEPH ANGELINI, ÉDITEUR

30, Rue de Constantine

1900

Ro 15.860

Je dédie ces modestes croquis d'après nature, à MM. Paul et Victor Margueritte, aux fils de l'héroïque soldat d'Afrique dont le souvenir réconfortant est demeuré si vivace en cette prestigieuse Algérie qu'il a illustrée de tant de glorieux exploits et qu'il a tant aimée!...

CH. BARBET.

« Monsieur,

« C'est pour nous une agréable surprise que de recevoir à l'étranger, au cours d'un long voyage, le livre que vous avez bien voulu nous faire l'honneur de nous dédier.

« Nous sommes touchés au cœur de cette marque flatteuse de sympathie et reconnaissants de vous voir associer le souvenir de notre père à ces belles pages consacrées à un pays qu'il a tant aimé.

« Algériens d'enfance, restés fidèles à cette terre merveilleuse, nous nous sommes plongés avec un très vif plaisir dans vos croquis Kabyles et africains, dont le trait net et la franche couleur ont fait revivre à nos yeux les Ouled Naïls de Biskra, le golfe de Bougie, les petits métiers indigènes d'Alger et ces scènes de la vie de tous les jours qui ont, là-bas, tant de poésie farouche ou de charme délicat. Vos descriptions si justes, si variées, feront aimer l'Algérie à ceux qui ne la connaissent pas, en rappelleront le cher et doux souvenir à ceux qui, comme nous, ne pensent jamais aux arcades de la rue Bab-Azoun et aux coteaux de Mustapha sans nostalgie et désir de retour.

« Merci de nous avoir offert, à si longue distance, ce qui pouvait le plus nous toucher, une marque d'estime et un recueil d'impressions d'art et de vie aussi intéressant pour nous.

« Veuillez agréer, monsieur, avec nos remerciments les meilleurs, l'expression de notre cordiale et sincère sympathie.

« Paul et Victor MARGUERITTE. »

Chez Rosa Bordas

A Frédéric Mistral.

I

Avenue Malakoff, 44, à Saint-Eugène ; c'est là que réside, depuis environ quinze ans, Rosa Bordas, la célèbre chanteuse populaire, dont les mâles accents firent jadis trembler l'Empire ; l'artiste virile, enthousiaste et sincère au cœur ardent de patriote qui, aux jours néfastes de l'Année terrible, entonna de sa voix puissante l'hymne sacré de la *Marseillaise*, tel un sublime « sursum corda », afin de relever le courage des Parisiens désemparés.

C'est là que vit modestement, entourée de l'estime

et de l'affection de tous ceux qui la connaissent, la fameuse interprète de l'illustre chansonnier Nadaud, l'inoubliable créatrice du *Soldat de Marsala*, celle que la presse réactionnaire appelait autrefois si injustement la « Muse du Pétrole * », et qui est digne, à tous égards, de la noble épithète de grande Française, dont elle s'enorgueillit à juste titre.

II

Vous plaît-il de faire sa connaissance ? Montons dans un des corricolos qui stationnent sur la place du Gouvernement, à l'entrée de la rue Bab-el-Oued, et rendons-nous à Saint-Eugène.

Nous voici bientôt parvenus devant la petite villa où demeure « maman Bordas », comme on l'appelle familièrement à Alger. Gravissons les marches d'un escalier extérieur qui conduit au premier étage, et sonnons à la porte donnant accès au modeste « home » de la diva populaire.

Ding, ding... L'huis s'ouvre et une femme quasi-sexagénaire, le visage souriant, empreint d'une exquise bonté, le regard clair, braqué droit

* Voir le numéro du journal *le Gaulois* du 2 mars 1875, contenant un long article de M. Henri Chabrillat, ayant pour titre : « La Muse du Pétrole ».

MADAME ROSA BORDAS

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL (RONDEL)

sur nous avec une séduisante franchise, vêtue le plus simplement du monde, apparait à nos yeux étonnés.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mes enfants ? nous demande-t-elle d'une voix ferme, un tantinet rude, même.

— Nous serions heureux de causer un moment avec vous, Madame Bordas, si toutefois nous ne sommes pas indiscrets ?

— Indiscrets ! Allons donc ! Entrez mes amis et soyez les bienvenus.

La bonne vieille nous précède aussitôt, d'un pas alerte, dans une chambre coquettement meublée, où elle nous invite, sans aucune cérémonie, à nous asseoir.

— Vous voyez, nous dit-elle alors, avec un sourire amène, je suis une vieille femme, mais mon cœur est resté jeune, en dépit des années et des déboires de la vie ! Que voulez-vous ? Je n'ai pas de fiel, moi, et je ne sais pas ce que c'est que la haine. Mais j'aime par dessus tout la France, ma patrie ! Je suis plus chauvine que Chauvin lui-même, et ce n'est pas peu dire hein ? Vous souriez ?... C'est pourtant comme cela. Tenez, quand je chante, car malgré mon âge et mes rides, je chante encore, ne vous en déplaise ; quand je chante, enveloppée dans les

plis du drapeau tricolore, oh ! alors, je sens soudain comme un feu divin qui m'embrase, et la bonne femme, la bourgeoise insignifiante qui vous parle, se transforme comme par magie. Je vous prie de croire que mon émotion est sincère et que je ne me borne pas à « débiter un boniment » avec plus ou moins de maëstria ! Ah ! si vous m'aviez entendue autrefois à Paris, sous l'Empire, lorsque je chantais *la Canaille*, et tant d'autres chansons patriotiques qui avaient le don d'exaspérer le gouvernement impérial !...

Il faut vous dire qu'à cette époque, le peuple m'adorait et m'acclamait à outrance ! Non point, comme vous pourriez le supposer, parce que je savais flatter ses mauvais instincts ou susciter en lui des ferments malsains de haine, mais tout uniment parce que je chantais avec mon cœur, avec mon âme, et que je sympathisais absolument avec lui. Et dire que l'on m'a traitée de révolutionnaire, de « pétroleuse », moi qui n'ai jamais célébré dans mes chansons que la paix, la liberté, la fraternité et l'amour de la Patrie !... Mais j'y songe, si au lieu de vous recevoir dans ma salle à manger, où règne en ce moment un beau désordre, je vous faisais, tout simplement, les honneurs de mon salon ?

— Comme il vous plaira, Madame Bordas.

Et nous entrons dans une petite chambre contiguë à celle où la Muse patriotique nous avait introduits sans façon tout d'abord. Là, le décor est beaucoup moins banal. Aux murs sont appendus quelques portraits ornés de flatteuses dédicaces, parmi lesquels nous distinguons aussitôt, à droite et à gauche d'un groupe représentant les Cavistes parisiens, la physionomie souriante de l'excellent Nadaud, l'auteur célèbre des *Deux Gendarmes*, et le visage sympathique du chansonnier Chebroux.

Tandis que nous examinons ces portraits avec un vif intérêt, Rosa Bordas nous interpelle soudain :

— Vous savez sans doute, nous dit-elle, joviale, que je suis la marraine du Caveau algérien ? et c'est avec joie, croyez-le bien, que j'ai tenu ce nouveau-né sur les fonts baptismaux ! Aussi je fais des vœux pour qu'il grandisse et marche bientôt... sur les traces glorieuses de son illustre aîné.

— Vous avez connu tout particulièrement Nadaud ? demandons-nous à M^me^ Bordas.

— Oui, certes, et j'ai gardé de mes cordiales relations avec le célèbre chansonnier, le plus charmant souvenir. Il m'a maintes fois manifesté sa sympathie et m'a souvent déclaré qu'il tenait

mon « modeste » talent en très haute estime. Je suis fière d'avoir été son interprète et d'avoir contribué, dans la mesure de mes moyens, à populariser sa gloire. Au reste, nous dit-elle, je possède non seulement son portrait, mais aussi ses œuvres complètes qu'il m'a léguées expressément, aux termes de son testament. Et tenez, les voici réunies dans ces quatre superbes volumes avec, au frontispice, la belle dédicace qu'il y a tracée de sa main. Je suis d'autant plus fière de ce précieux legs que le nombre des bénéficiaires en est très restreint. Nous sommes quatre en Europe à qui Nadaud a cru devoir, avant de mourir, accorder cet insigne honneur.

— Chantez-vous encore quelquefois et aurons-nous le plaisir de vous entendre ?

— Mais certainement, nous répond la Bordas, tandis qu'un rayon de joie illumine soudain son mâle visage et qu'une lueur farouche, étrange, fait flamboyer son regard. Je me propose de chanter bientôt à Alger, au Théâtre-Cirque, où les membres du Caveau Algérien ont projeté d'organiser une soirée de gala à mon intention. J'ai déjà préparé, en vue de cette solennité, mon péplum blanc, car vous n'ignorez pas que j'ai adopté depuis longtemps, pour chanter, le costume romain qui sied à merveille au caractère

viril et patriotique de mes chansons. Il ne me reste plus maintenant qu'à me procurer un immense drapeau tricolore tout flambant neuf. Je possède encore, il est vrai, celui qui me servit pendant l'Année terrible, et que je conserve précieusement comme un glorieux trophée, mais il est déjà bien vieux, bien effiloché!... Au surplus, le voici ; jugez vous-mêmes.

Et, ce disant, la célèbre diva, en proie à une indicible émotion, déploie, à nos regards admiratifs, la chère relique aux couleurs fanées qu'elle presse sur son cœur avec une tendresse toute maternelle.

— Ah! mon cher drapeau, s'écrie-t-elle, transfigurée. Te souvient-il du temps où, drapée dans tes plis, j'entrainais à ma voix le peuple de Paris, enthousiasmé, délirant? Va, repose en paix, car tu as bien mérité de la Patrie!

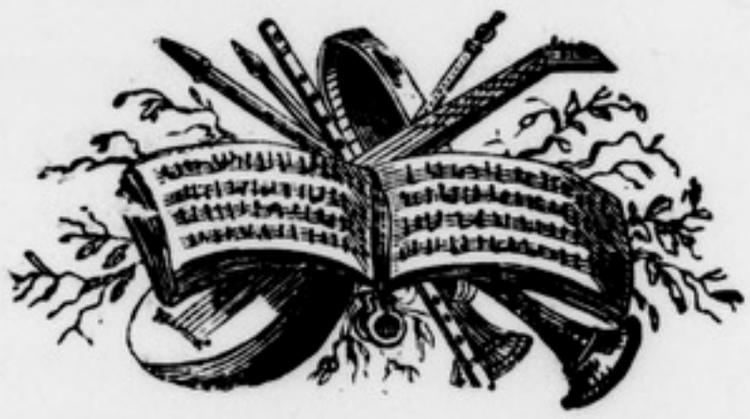
— J'espère, nous dit alors la Bordas, avec un sourire bon enfant, que vous me ferez l'honneur d'assister à la soirée prochaine au cours de laquelle je chanterai *le Soldat de Marsala*, *le Régiment de Sambre-et-Meuse* et *le Chant du Départ*. Je m'efforcerai, ajoute-t-elle avec la modestie qui la caractérise, de n'être pas trop au-dessous de ma vieille réputation. Noblesse

oblige ! Vous voudrez bien, de votre côté, faire preuve à mon égard d'une certaine indulgence.

— C'est convenu, Madame Bordas, nous vous le promettons de grand cœur, et nous sommes convaincus d'ores et dejà, que cette brillante soirée sera pour vous un véritable triomphe* !

— Soit, j'en accepte l'augure, mes enfants, et à bientôt, nous répond la bonne vieille, en nous serrant les mains avec effusion, au moment où nous prenons congé d'elle, non sans l'avoir chaudement remerciée de son charmant accueil.

Biskra-Mustapha
Janvier 1897-juillet 1898.



* La soirée dont il s'agit a eu lieu, le 10 juin 1898, au Théâtre-Cirque, et notre prédiction s'est entièrement réalisée. Madame Bordas s'est révélée, une fois de plus, l'originale artiste que l'on connaît et dont il serait superflu de faire ici l'éloge.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Dédicace	5
Préface	7
La Reine des Zibans	13
Les Courses de Biskra	71
Autour de Biskra	85
Bedjaïa	125
Igilgil	139
Sebah ou Achria	147
Petits Métiers Indigènes	157
Une Révolte en Kabylie	185
Zouïna	203

TABLE DES MATIÈRES

Une Soirée chez les Fauves 211

Pauvre Coco 225

Un Transport Judiciaire 237

Un Mariage Kabyle 245

Une Visite au Cadi Maleki, d'Alger .. 255

Chez Rosa Bordas 267

BIBLIOTHÈQUE RONDEL DE L'ARSENAL